



127. 5000

# MAZAGRAN,

## BULLETIN DE L'ARMÉE D'AFRIQUE,

EN TROIS ACTES,

PAR MM. FERDINAND-LALOUE ET CH. DESNOYER,

DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET GAMBON,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 14 avril 1840.

### DISTRIBUTION :

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.	M. SALLERIN.	UN SOLDAT.....	M. ENNEMONT.
LE LIEUTENANT-COLONEL		UN OFFICIER ARABE.....	M. SAINT-CHARLES.
DUBARAIL.....	M. ARNOLD.	UN BEDOUIN.....	M. SIGNOL.
LE CAPITAINE LELIÈVRE, de		LE SERGENT MUSTER.....	M. VÉZIAN.
la dixième compagnie du ba-		UN FOURRIER.....	M. PRÉAULON.
taillon d'Afrique.....	M. GAUCHIER.	UN FACTIONNAIRE.....	M. MORET.
ÉTIENNE, } soldats.	M. EDMOND.	LE SOUS-LIEUTENANT DU-	
SCIPION l'Africain, }	M. LEBEL.	RAND.....	M. CHAMBERT.
UN CHEICK DES ARABES		UN AIDE-MAJOR.....	M.
(Mustapha ben Tammy)....	M. CHÉRI.	UN TAMBOUR.....	M.

La scène se passe dans la province d'Oran, en février 1840.

## ACTE I.

Une gorge de montagnes.

### SCÈNE I.

Au lever du rideau, un parti d'Arabes se bat avec des Français, qui finissent par repousser les ennemis de la droite à la gauche, et disparaissent avec eux.

Le théâtre reste vide un instant; puis, un Bedouin venant de la droite, reparait sur une des hauteurs. Deux ou trois autres arrivent peu après, et viennent s'échelonner de distance en distance; ils échangent entre eux un cri qui leur sert de signal, et qui se répète au loin à l'extérieur. Bientôt, d'autres Arabes, cavaliers et fantassins, arrivent par le même côté, et viennent se grouper autour de leurs chefs.

LE CHEICK des Arabes, s'adressant aux officiers qui l'entourent.

C'est ici, n'est-ce pas, c'est au pied de ces montagnes qu'ils viennent encore de remporter une victoire?

L'OFFICIER.

C'est ici.

LE CHEICK.

Et ceux des nôtres qui avaient marché en avant pour les combattre sont en fuite devant eux!

L'OFFICIER.

Je te l'ai dit.

LE CHEICK.

Toujours! toujours! Maudits Français! quel Dieu les protège? et les arme contre nous d'une invincible puissance! Maintenant encore, une armée entière est occupée à disputer à une poignée d'hommes la possession de deux misérables bourgades! Mazagran! Mostaganem! Leur énergie en a fait deux places fortes et inexpugnables!... Et les habitans eux-mêmes, désirent la victoire des Français et non la nôtre! Quelle gloire pour eux! quelle honte pour nous. Soldats, vous êtes résolus, n'est-il pas vrai, à combattre aujourd'hui jusqu'à la mort... Eh

bien ! vous vous taisez... (Un Bedouin s'avance.)  
Parle, parle donc, puisque toi seul parais décidé à me répondre ?

LE BEDOUIN.

Eh bien, je vais te dire ce qui vient d'être convenu entre nous tous, après cette lutte de trois jours dans laquelle nous avons été sans cesse repoussés. Nous continuerons de nous battre jusqu'à la mort... tu sais bien que pas un de nous ne tient beaucoup à la vie... seulement, une condition.

LE CHEICK.

Laquelle ?

LE BEDOUIN.

C'est que ceux qui nous commandent imiteront l'exemple de ceux qui commandent les Français : au combat, à l'assaut, ils marcheront toujours devant nous, et jamais en arrière.

LE CHEICK, prenant la main des officiers qui l'entourent.

Nous le jurons, nous le jurons tous ! au premier rang ! toujours au premier rang ! Suivez-moi donc, et que notre mot de ralliement, notre cri de guerre, soit toujours : Gloire au prophète ! et mort aux enfants de la France !..

CRI GÉNÉRAL.

Mort aux Français !..

(Ils sortent tous par l'extrême droite, au premier plan. Au moment où les derniers d'entre eux s'éloignent, on voit paraître du côté opposé, sur la montagne, Scipion, un Tambour, et trois soldats d'infanterie légère, bataillon d'Afrique.)

## SCÈNE II.

SCIPION, UN TAMBOUR, TROIS SOLDATS.

SCIPION.

Hein ! plaît-il ? qu'est-ce qu'ils disent les Arabes ? Mort aux Français !.. Excusez... je sors d'en prendre ! Farceurs de Bedouins, va ! (En disant ces mots, il a descendu la montagne avec ses camarades.) Attendez un peu.

(Il ajuste son fusil du côté où viennent de sortir les Arabes.)

LE TAMBOUR, l'arrêtant.

Eh bien ! que vas-tu faire, Scipion ? Une balle perdue... tu leur donnerais l'éveil, et nous serions bien vite entourés, et...

SCIPION.

Et escoffiés. C'est juste, jeune raffla, il ne faut pas qu'une tête comme la mienne aille se promener au haut d'une pique de Bedouin... excusez, je sors d'un prendre.

LE TAMBOUR.

Le fait est que c'est rare, des frimousses dans ce genre-là.

SCIPION.

Je crois bien, on n'en fait plus ; le moule en est perdu.

LE TAMBOUR.

Et tu as raison, camarade, de vouloir en conserver un échantillon à la France.

SCIPION.

Et surtout aux Françaises... à toutes les bonnes d'enfant du boulevard du Temple, qui dépérissent en attendant le retour du beau Scipion.

LE TAMBOUR.

Surnommé l'Africain.

SCIPION.

Voulant dire par-là, que je suis un des plus crânes voltigeurs du bataillon d'Afrique.

LE TAMBOUR.

Allons, camarades, puisqu'en poursuivant les fuyards, nous nous sommes éloignés de notre corps d'armée... arrêtons-nous ici... Il est impossible que tous les amis n'y soient pas réunis avant quelques minutes.

SCIPION.

C'est juste ; et en attendant, je vas continuer ma lettre à Paméla.

TOUS.

Paméla !

SCIPION.

Une femme délirante du passage du Jeu-de-Boules, une cuisinière qui m'adorait, et qui me repassait des potages, quand j'étais fileur de coton.

LE TAMBOUR.

Ah ! tu as été...

SCIPION.

Élevé dans le coton, mon fiston. (Chantant.)

Et comm' le dit la chanson,  
C'est qu' le fileur de coton,  
Qu'a filé bonnet et bas,

Bonnet et bas,

Ah ! ah !

Bonnet et bas,

Devant l'enn'mi n' fil'ra pas.

Écoutez un peu, vous autres... Vous allez voir comme je sais filer le sentiment ; c'est tout à la fois un billet doux et un bulletin de victoire... On pourra le mettre dans le *Moniteur*.

LE TAMBOUR et LES AUTRES.

Écoutez ! écoutez !..

SCIPION, il est assis sur un quartier de roche ; les autres personnages sont diversement groupés autour de lui.

« Post-scriptum. Il est bon que tu saches... »

LE TAMBOUR.

Plait-il ? tu commences par la fin... Post-scriptum !

SCIPION.

C'est exprès. J'ai mis le post-scriptum en tête de la première page, pour prévenir Paméla de quelque chose qu'elle remarquera dans le courant de la lettre.

LE TAMBOUR.

Ah ! c'est très bien ! c'est très spirituel !..

SCIPION, se rengorgeant.

Non, c'est adroit, c'est adroit!..

LE TAMBOUR.

Lis donc.

SCIPION, lisant.

« Post-scriptum. Il est bon que tu saches, ma  
» Paméla, que la lettre ci-incluse a été commen-  
» cée le 3 février 1840, continuée le 4, le 5, et  
» qu'elle sera *finite* quand il plaira à ces satanés  
» Arabes de nous laisser un petit quart-d'heure ;  
» car voilà trois jours que je ne peux pas écrire  
» plus de douze lignes de suite ; histoire de s'ar-  
» rêter à chaque instant pour faire le coup de  
» fusil, et pour donner une tripotée aux Be-  
» douins... que le tonnerre de Dieu patafiole ! »

LE TAMBOUR.

Bravo! bravo!

SCIPION, modestement.

C'est simple, mais c'est bien écrit. (reprenant  
sa lecture.) « Pour lors, voici la chose, Paméla.  
» Première journée, 3 février. Je suis toujours  
» en garnison à Mostaganem, où je résiste tant  
» que je peux aux agaceries des Africaines qui  
» voudraient te ravir ta propriété, qui est mon  
» cœur, ô Paméla! je saisis un instant où elles  
» me laissent respirer, les enchanteresses, pour  
» te dire... (Il s'arrête.)

LE TAMBOUR.

Eh bien! pour te dire...

SCIPION, reprenant sa lecture.

« Deuxième journée, 4 février. L'ennemi ne  
» m'a pas permis d'achever ma phrase, Paméla ;  
» il est venu tomber *dessus* nous à bras raccour-  
» cis, et sans crier gare! son général, qui a un  
» drôle de nom, Mustapha ben Tammy, leur a  
» promis qu'il s'emparerait de Mostaganem. Le  
» Français a répondu à ça : Excusez, je sors  
» d'en prendre! Ce n'est pas pour toi que le four  
» chauffe! Nous avons brossé le Mustapha sur  
» toutes les coutures; il a plié bagage, et j'es-  
» père qu'il n'y reviendra plus. Je puis donc re-  
» venir à toi, femme adorée autant qu'adorable,  
» et te dire...

LE TAMBOUR.

Après?

SCIPION.

Après?.. (Lisant encore.) « Troisième journée,  
» 5 février. C'est un drôle de corps que ce Mus-  
» tapha; il a cru que le nombre nous ferait peur,  
» et le voilà qui est venu avec le triple d'artille-  
» rie et de cavalerie, nous demander sa revan-  
» che. La peur est une légume dont le Français  
» mange peu, ô Paméla; nous les avons rossés  
» de rechef, et ils se sont repliés jusque sous les  
» murs de Mazagan, un autre petit village à une  
» lieue d'ici, qui n'est défendue que par une seule  
» compagnie, la 10<sup>e</sup> du bataillon d'Afrique, ca-  
» pitaine Lelièvre, cent vingt-trois hommes sous  
» ses ordres, tous jeunes gens, tous montards,  
» mais qui ne bouident pas quand il faut se don-  
» ner un coup de peigne; et comme depuis quel-  
» ques minutes nous entendons un sacré tapage  
» qui nous annonce que la danse a recommencé  
» de ce côté là, il est présumable, chère amie,

» que j'aurai bien peu de temps pour te dire...  
(Fusillade à la droite. Mouvement des cinq person-  
nages en scène. — Remettant sa lettre dans son sac.)  
Allons, bon! v'là la quatrième journée qui com-  
mence!.. Je ne finirai ma lettre que demain ma-  
tin.

LE TAMBOUR.

Attends donc... je ne me trompe pas... Nos  
soldats, poursuivi par des cavaliers Arabes...

SCIPION.

Fameux! fameux! nous allons les recevoir,  
les Bedouins...

### SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE, DOUZE ARABES.

(Entre en courant, par la montagne de droite,  
Étienne, soldat de la 10<sup>e</sup> compagnie, harassé,  
épuisé de fatigue et poursuivi par des Arabes. —  
Lutte de six fantassins contre douze cavaliers.  
Scipion se bat galment, tantôt à coups de sabre,  
tantôt à coups de baïonnette, et chantant toujours  
son refrain habituel : )

Et comm' le dit la chanson,

C'est qu' le fileur de coton;

Qu'a filé bonnet et bas,

Bonnet et bas,

Ah! ah!

Bonnet et bas,

Qu'a filé bonnet et bas,

Devant l'enn'mi n' fil'ra pas.

(C'est sur des variations de l'air précédent qu'à  
lieu cette lutte, du reste très courte et très vive,  
et à laquelle la physionomie, le chant et les cris  
de Scipion, donnent une allure joyeuse et comi-  
que; enfin, deux ou trois Arabes vont tomber  
morts dans la coulisse, et les autres s'enfuient.)

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté LES ARABES.

SCIPION.

Enfoncés les soldats de Mustapha!..

(Le tambour et les trois soldats entourent Étienne  
avec intérêt.)

LE TAMBOUR.

Mais comment se fait-il?.. cet uniforme? ca-  
marade, tu es de la 10<sup>e</sup> compagnie?

SCIPION.

En garnison à Mazagan...

ÉTIENNE.

En effet.

LE TAMBOUR.

Que se passe-t-il donc par là? Commentes-tu  
ici? Est-ce qu'ils sont tous morts? Est-ce que  
la forteresse est au pouvoir de l'ennemi?..

ÉTIENNE.

Pas encore, grace au ciel... mais... Tenez, camarades, je meurs de soif, de faim et de fatigue... et pourtant, j'ai besoin de forces pour continuer ou pour reprendre ma route... car il y va peut-être de la conservation de la forteresse, et de la vie des cent vingt-trois hommes qui y sont enfermés.

LE TAMBOUR, lui présentant une gourde pendant que les soldats tirent de leur sac du pain et du biscuit.

Tiens, tiens, camarade... et dis-nous bien vite...

SCIPION.

A merveille! v'là tous les amis! v'là notre compagnie qui arrive... Ohé! les anciens!..

(Entrée d'un détachement d'infanterie légère, auquel sont mêlés des cavaliers Français, des spahis, etc. On fait halte, et, dans un instant, s'établit là une espèce de bivouac. Une cantinière verse de l'eau-de-vie aux soldats. — Le Lieutenant-Colonel est descendu de cheval. Le tambour, les trois soldats et Scipion lui ont parlé bas, en lui montrant Étienne. Le Lieutenant-Colonel, suivi de quelques autres officiers, s'approchent de lui avec intérêt. Étienne se lève et leur fait le salut militaire.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT-COLONEL,  
OFFICIERS et SOLDATS.

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Eh bien! tu nous apportes des nouvelles de nos braves camarades?

ÉTIENNE.

Oui, colonel; leur position est affreuse, et dans quelques heures, peut-être, ils seront tous égorgés. (Mouvement d'effroi de tous les officiers. Le bivouac, qui s'était formé au fond du théâtre, se défait à cet instant, et chacun se rapproche pour prendre part au récit fait par le jeune soldat. Il reprend: ) Les Arabes sont maîtres du village, ils ont massacré la plupart des habitans, les autres sont impitoyablement chassés de leurs demeures, des vieillards, des enfans, des femmes; et nos adversaires, renfermés dans les maisons qu'ils ont prises à ces malheureux, et qui dominent la forteresse, font jouer contre nous toute leur artillerie... Notre capitaine est intrépide, et les cent vingt-trois hommes qui l'entourent partagent sa résolution. Mais, déjà trois fois repoussés, nos ennemis ne tarderont pas à commencer une nouvelle attaque; et sans cesse leur nombre s'augmente, et sans cesse de nouveaux bataillons viennent remplacer ceux que nous avons mis en déroute, et nous présenter de nouvelles murailles d'hommes à renverser!.. Et cependant, nos provisions, nos munitions s'épuisent; c'en est fait de nous, si l'armée française ne vient pas à notre secours, et nous serons tués par la famine, si nous sommes épar-

gnés par la mitraille. Il fallait qu'on pût arriver jusqu'à vous, colonel, pour vous prévenir de notre danger; j'ai osé l'entreprendre, moi, un conscrit, moi, qui en suis à ma première campagne... Mais nous n'avons plus de vieux soldats, et dans nos guerres, c'est le tour des jeunes gens, des conscrits, c'est aux enfans à se montrer des hommes!

LE LIEUTENANT-COLONEL, lui pressant la main.

Mais... comment à travers tant de périls, es-tu parvenu à nous joindre?

ÉTIENNE.

Oh! ce n'est pas sans peine, mon colonel; je me suis glissé le long des rochers, dans des sentiers que nos ennemis ont cru jusqu'à ce jour, praticables pour eux seuls. Parfois, me jetant au milieu des bandes africaines, et traversant leurs bivouacs sous le feu de leurs balles, sans cesse prêt à périr! Mais Dieu me soutenait, me conduisait par la main... Je le sentais bien, colonel; et, grace à lui, me voilà près de vous... grace à lui, je puis vous dire: Venez, venez, frères! venez secourir vos frères en détresse! venez les aider à défendre notre pavillon tricolore, qui flotte encore, mutilé et criblé de balles, sur les murs de Mazagran!

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Vous avez entendu, camarades! A Mazagran! Aux armes! aux armes!..

(Le cri est répété par tous les officiers. — Mouvement général. — Tous se rangent en bataille, puis attendent en silence les ordres du Lieutenant-Colonel.)

ÉTIENNE, se rapprochant du Lieutenant-Colonel.

Mais songez-y bien, Colonel; dans ces trois quarts de lieue qui vous séparent de la forteresse, il y a un corps d'armée de douze mille Arabes qu'il faut vaincre pour arriver jusqu'à nos camarades. Moi, je puis les revoir avant vous, en me jetant encore dans la route que j'ai prise pour me rendre ici; moi, j'aurai peut-être le bonheur d'échapper encore une fois aux balles ennemies, et je pourrai leur annoncer en votre nom, colonel, que vous irez bientôt lui prêter main forte.

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Un des nôtres l'accompagnera.

LES OFFICIERS.

Moi! moi! Colonel!..

SCIPION, sortant des rangs.

Pardon, mes officiers... Mais il me semble qu'il vaut mieux risquer la vie d'un soldat que la vôtre... Et puis, d'ailleurs, j'ai le crâne dur... et j'ai l'habitude de dire aux balles et aux boulets: Passe au large!.. Excusez, je sors d'en prendre!..

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Allons, soit... Pars avec lui, Scipion... (Serre la main d'Étienne.) Ami, que Dieu te protège encore! Et nous tous, nous irons bientôt défendre, délivrer nos frères, ou mourir avec eux!.. Adieu!

TOUS LES PERSONNAGES.

Adieu !

(Étienne et Scipion partent ensemble; on les voit gravir la colline de droite, et tous les personnages les suivent des yeux, avec la plus grande attention.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté ÉTIENNE et SCIPION.

(On entend au-dehors le bruit d'une fusillade.)

LE LIEUTENANT-COLONEL.

O ciel! morts peut-être...

(Mouvement d'effroi et de colère parmi toute l'armée; puis, on entend au dehors, à une certaine distance, le refrain de Scipion :)

Et comm' le dit la chanson,  
C'est qu' le fileur de coton;  
Qu'a filé bonnet et bas,  
Bonnet et bas,  
Ah! ah!  
Bonnet et bas,  
Qu'a filé bonnet et bas,  
Devant l'enn'mi n' fil'ra pas.

LE LIEUTENANT-COLONEL et TOUS LES OFFICIERS.  
Sauvés! sauvés!..

(On entend au-dehors le cri de ralliement des Arabes.)

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Le feu recommence contre Mazagran! s'il ne nous est pas possible d'arriver jusqu'à nos frères, opérons du moins une utile diversion. Que chaque chef de compagnie, envoie quelques hommes en tirailleurs sur les flancs de l'ennemi, attirons-le dans cette gorge de montagnes avec une partie de la division; moi, je tournerai la position; vous, capitaine, vous ferez marcher votre compagnie vers le sommet de la montagne, et, réunissant tous nos efforts, nous écraserons ici cette horde de barbares!.. Du courage; et vive la France!..

TOUS.

Vive la France!..

(Dans un instant, des Africains à pied et à cheval, et sous la conduite du Cheick, qu'on a vu au lever du rideau, entrent par la droite et la gauche, et garnissent les montagnes placées au fond du théâtre, ainsi que toutes les extrémités de la scène.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AFRICAINS.

(Les Français tiennent le milieu du théâtre et forment un bataillon carré. — Combat à outrance. — Les Français sont vainqueurs.)

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

Intérieur du fort élevé par les Français.

## SCÈNE I.

LE CAPITAINE, LE SERGENT MUSTER, LE  
FOURRIER, LE FACTIONNAIRE, SOL-  
DATS.

Le jour n'est pas encore venu. Des sentinelles veillent autour des remparts. Quelques soldats sont couchés çà et là, d'autres se promènent et montent sur le rempart pour examiner la plaine. Le capitaine Lelièvre, un lieutenant et des sous-officiers forment un groupe. Tout est silencieux.

LE CAPITAINE.

Sergent Muster, combien nous reste-t-il de cartouches ?

LE SERGENT.

Pas assez peut-être pour la dépense de la journée... mais j'ai fait démolir un petit mur, et nous leur jeterons des pierres pour économiser la poudre.

LE CAPITAINE.

Et du pain, Fourrier ?

LE FOURRIER.

Il y en a encore assez pour déjeuner, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! mes enfans, il faudra aller dîner dans le camp des Arabes.

LE SERGENT.

Tiens, ça me va... il y a long-temps que je n'ai dîné en ville.

(Le capitaine, le sous-lieutenant et les sous-officiers montent sur le rempart.)

LE CAPITAINE, à un factionnaire.

Eh bien ! que se passe-t-il dans la plaine ?

LE FACTIONNAIRE.

Oh ! rien encore !.. Tenez, voyez-vous, Capitaine, toutes ces masses blanches... ces Bedouins, c'est un tas de *faignians*... ça ne se bat que le jour... et la nuit ça dort !..

LE CAPITAINE.

Au premier mouvement tu feras feu !..

LE FACTIONNAIRE.

Oui, Capitaine, et j'en descendrai un.

(Le capitaine continue sa tournée sur les remparts, parle à quelques factionnaires et revient en scène avec le sous-lieutenant Durand. Un jeune aide-major sort d'une des constructions servant de logement à la garnison.)

LE CAPITAINE.

Mes deux blessés, Major ?

L'AIDE-MAJOR.

Morts, Capitaine...

LE CAPITAINE.

Deux de moins dans cette poignée de braves... mais nous les avons bien vengés, Lieutenant... les Arabes ne compteront pas si facilement leurs morts...

(On entend quelques coups de fusil à l'extérieur.

On bat le rappel dans le fort. Tous les soldats prennent les armes. On voit paraître deux hommes sur la muraille; c'est Scipion, suivi d'Étienne; ils ont chacun un burnous. Le factionnaire met Scipion en joue.)

SCIPION, jetant son burnous.

Un instant, ne tire pas... Excusez, je sors d'en prendre !

(Tous les soldats, qui étaient prêts à faire feu, mettent l'arme à terre en reconnaissant l'uniforme français.)

LE CAPITAINE.

Étienne !..

SCIPION.

Et Scipion de la neuvième compagnie... Excusez... si je me présente dans votre société sans être invité... mais j'ai pensé que le bal serait encore plus chaud ici qu'à Mostaganem, et j'ai voulu être de la danse... Oh donc ! le cancan à mort !

LE CAPITAINE, à Étienne.

Ta mission, mon brave ?

ÉTIENNE.

Remplie !.. J'ai vu le lieutenant-colonel Dubarail ; il est parvenu à opérer une diversion sur les assiégés, mais toute la garnison de Mostaganem réunie ne parviendrait pas, de long-temps encore, à traverser les masses d'Arabes qui vous entourent, Capitaine...

SCIPION.

Je crois bien ; chaque fois qu'on en tue un, il en revient dix... Excusez du peu !..

LE CAPITAINE.

Ainsi, nous ne devons compter que sur nous-mêmes !.. Soldats, voici le jour !.. les hostilités vont recommencer... songez que, dans ce coin de terre d'Afrique, nous avons à soutenir le vieil honneur national...

ÉTIENNE.

On ne boudera pas. Capitaine... le bataillon d'Afrique est connu de toute l'armée.

LE CAPITAINE.

Je suis tranquille, mes braves zéphirs... du côté de la discipline, il y a bien quelque chose à dire... mais vous rachetez cela par tant de courage...

SCIPION.

Ah oui ! il faut convenir que le zéphir est un peu léger, trop enclin aux Bedouines, un peu licheur, quand la cantine n'est pas à sec.

ÉTIENNE.

Mais devant l'ennemi.

SCIPION.

Quand le tremblement commence, le zéphir ne laisse pas sa part aux chiens... Oh ! cré coquin ! qu'il est bon là le zéphir !..

LE CAPITAINE.

Tambours, battez le rappel. Officiers et sous-officiers, venez à l'ordre... (On forme un cercle autour du Capitaine.) Sergent Muster, prenez six hommes et gardez les créneaux de la porte. Sergent Vi lemont, avec douze hommes, garnissez de sacs à terre le commencement de brèche du mur de l'ouest. Sergent Giron, faites coucher quinze hommes sous les créneaux de l'est... vous laissez approcher l'ennemi à portée de baïonnette... tirez le moins possible, et rappelez-vous que les cartouches nous manquent... Soldats, laissez passer les premiers feux de l'ennemi... que notre inaction leur donne confiance, et nous nous réveillerons alors pour les écraser.

(Le jour est tout-à-fait venu. On entend, à l'extérieur, un cri général des Bedouins. Le feu commence de toutes parts. Les Français sont quelques instans sans riposter ; ils sont tous couchés autour des remparts ; enhardis par ce calme apparent, des Bedouins paraissent à l'extérieur et veulent arracher les sacs à terre ; les soldats se lèvent tout-à-coup et les renversent dans les fossés. Pendant ce combat, qui se passe sur le rempart, les soldats de l'intérieur du fort répondent à la fusillade des Arabes. A chaque coup de fusil, on voit tomber un Arabe, soit d'un balcon, d'une fenêtre ou d'un toit. Le combat se renouvelle contre une plus grande masse d'Arabes, qui est aussi culbutée.)

LE CAPITAINE, sur une des murailles.

C'est bien ! mes braves zéphirs... (Au Lieutenant, qui est de l'autre côté des remparts.) Lieutenant, que se passe-t-il de votre côté ?..

LE LIEUTENANT.

Ils emportent leurs morts... les chefs se rassemblent et paraissent délibérer... un des leurs se détache du groupe... il se dirige vers les portes du fort...

SCIPION, qui est sur la muraille.

Faut-il lui envoyer quelque chose, Capitaine ?

LE CAPITAINE, l'arrêtant du geste.

Est-il seul ?

SCIPION.

Non, il a un espèce de barbichon avec lui...

LE CAPITAINE.

S'ils viennent comme parlementaires... laissez-les approcher...

(On sonne un appel de trompette au dehors.)

SCIPION.

C'est Mustapha ben Tammy... Nous allons voir ce qu'il va chanter, ce vieux-là...

LE CAPITAINE.

Soldats à vos rangs... bonne contenance... s'il y a des blessés qu'ils aillent à l'ambulance.

UN SOLDAT.

Il n'y a personne de blessé, Capitaine... non, non, personne.

SCIPION.

Moi, je te dis que tu as reçu une balle dans le bras... Pourquoi que tu mens au Capitaine...

LE SOLDAT.

Je veux rester-là, moi... ce n'est qu'une égratignure...

LE SERGENT.

Capitaine, en v'là un qu'à un coup de sabre au milieu de la figure, et qui se cache dans un coin...

LE SOLDAT.

Sergent, ce n'est pas bien... on ne dénonce pas les hommes...

LE CAPITAINE.

Vous reviendrez, camarades, quand il faudra se battre encore... mais, maintenant, il ne faut pas laisser voir à nos ennemis qu'une seule de leurs balles ait pu nous atteindre...

(Les blessés sont conduits à la caserne, par l'aide-major.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MUSTAPHA.

(La troupe se range en ligne, on ouvre la porte du fond, Mustapha est introduit.)

MUSTAPHA.

Le commandant du fort ?

LE CAPITAINE.

C'est moi, que me veux-tu ?

MUSTAPHA.

C'est à toi seul que je veux avoir affaire.

(Mouvement des soldats qui veulent s'éloigner.)

LE CAPITAINE.

Restez, camarades, restez. Il y a ici autour de toi des chefs qui commandent et des soldats qui obéissent ; mais, avant tout, quand il s'agit du salut de tous, il y a des frères réunis pour un même danger et pour une même gloire, résolus à vaincre ou à périr ensemble.

SCIPION, à part.

Ce capitaine Lelièvre est un fameux lapin, tout de même...

LE CAPITAINE.

Je veux que chacun de mes soldats soit témoin de notre entrevue, entende les paroles que tu as à m'adresser ; et, parmi tous, il n'y aura, j'en suis sûr, qu'un seul sentiment, qu'une seule voix, qu'un seul cri pour te répondre. Parle, nous t'écoutons !

MUSTAPHA.

Je viens te demander une heure de suspension d'armes pour ensevelir nos morts !..

LE CAPITAINE.

Et dans une heure le combat recommencera ?

MUSTAPHA.

Oui.

LE CAPITAINE.

Alors, tu auras besoin d'une nouvelle trêve... car les corps de tes Bedouins combleront encore nos fossés... tu devrais attendre la fin de la journée...

MUSTAPHA.

Tu crois donc nous résister long-temps ?

LE CAPITAINE.

Tant qu'il y aura un homme debout et un fusil chargé.

MUSTAPHA.

Tu ne sais donc pas qu'à l'instant où je te parle les plus braves, parmi nos soldats, se font inscrire pour monter les premiers à l'assaut...

LE CAPITAINE.

Je te conseille de préparer une seconde liste.

MUSTAPHA.

Une récompense de deux cents boudjous est promise par chaque tête de Français...

LE CAPITAINE, se retournant vers les soldats.

Deux cents boudjous ! soldats !.. Vous savez, maintenant, combien on estime vos têtes... c'est à vous de les défendre !..

SCIPION.

Je ne peux pas vous donner la mienne à ce prix-là, barbichon... j'y mettrais du mien.

MUSTAPHA.

Ne crois pas que nous soyons sans estime pour la valeur de nos ennemis ; mais une résistance plus longue est impossible, vous êtes entourés de forces innombrables. La garnison de Mostaganem a vainement tenté de vous porter des secours, et, partout repoussée, n'arrivera pas jusqu'à vous. Mais, d'un commun accord, tous les chefs de notre armée, admirant votre héroïque défense, vous offrent une capitulation honorable. Que le fort de Mazagran soit abandonné par vous...

LE CAPITAINE.

D'abord, il est faux que vous ayez vaincu et repoussé la garnison de Mostaganem... S'il en était ainsi, vous occuperiez maintenant cette place bien plus importante que la nôtre pour le succès de la guerre. Il est également faux que vous regardiez notre défense comme impossible, car tu ne serais pas ici avec des paroles de paix si tu étais sûr de la victoire. Ainsi, retourne auprès de ceux qui t'envoient, et dis-leur que la garnison de Mazagran refuse toute capitulation. N'est-il pas vrai, camarades ? Chacun de vous peut dire librement ce qu'il pense. Qui de vous est d'avis de se rendre ?

ÉTIENNE.

Pas un, Capitaine, pas un.

TOUS LES SOLDATS.

Non, non, personne ! personne !

SCIPION.

Me rendre aux Bedouins ! excusez, je sors d'en prendre.

MUSTAPHA.

Soldats, il en est temps encore ; vous sortirez avec les honneurs de la guerre : on vous laissera vos armes.

SCIPION.

Dites donc, vieux blagueur... est-ce que vous avez l'habitude de nous les prendre, nos armes ?

MUSTAPHA.

Vous périrez écrasés par le nombre : nous sommes douze mille.

SCIPION.

Et nous, cent vingt... un pour cent !.. C'est juste le compte... et encore, on pourrait vous rendre quelque chose...

MUSTAPHA.

Mais vous manquez de vivres...

ÉTIENNE.

Nous en prendrons chez vous...

SCIPION.

Et vous n'en manquez pas, vous autres ! Depuis quatre jours, nous vous avons trempé de fameuses soupes !

LE CAPITAINE.

Vous les avez entendus. Je vous l'avais dit, vos discours sont inutiles ; partez donc. Nous vous accordons la suspension d'armes que vous nous avez demandée ; mais, après, nous reprendrons les armes, et ce sera un combat décisif, sans pitié ni merci ; quelle que doive être pour nous l'issue de cette journée, la victoire ou la mort !.. Nous avons hâte d'en finir.

MUSTAPHA.

Eh bien ! malheur à vous, et rien n'arrêtera plus la mort qui vous menace. C'est une guerre d'extermination que je te déclare. Avant la fin du jour, les étendards de nos tribus flotteront sur les murs de Mazagran.

SCIPION.

C'est-là tout ce que vous payez, papa Mustapha... Bon voyage, mon vieux... Allez donc vous baigner.

(Sortie de Mustapha.)

LE CAPITAINE.

Allons, camarades, pour vous, comme pour eux, il y a suspension d'armes... Le temps qui vous reste, je vous laisse maîtres d'en disposer comme bon vous semblera.

LE SERGENT MUSTER.

Bravo ! bravo ! Vive le Capitaine ! Fourrier, y a-t-il encore du schnick ?

LE FOURRIER.

Voilà ! voilà ! (On en distribue à tous.)

SCIPION.

Au fait, le 6 février... nous sommes en carnaval... faut rire, en attendant...

ÉTIENNE.

En attendant la mort.

LE CAPITAINE.

Non ! la victoire !

TOUS LES SOLDATS.

Oui, oui, la victoire !

SCIPION.

Ohé ! ohé ! la noce, la noce, avant la bataille... Un peu de schnick et un peu de cancan, ça nous donnera du cœur au ventre pour frotter les Bedouins.

TOUS.

A votre santé, Capitaine !



LE CAPITAINE.

A la vôtre, mes enfans, à la vôtre!.. et, je l'espère, ce n'est pas la dernière fois que nous trinquons ensemble. (Il boit.) A la gloire de la France!

TOUS.

A la gloire de la France!

SCIPION, chantant.

Aux des Moissonneurs.

En partant pour la conscription,  
Jean-Jean était un peu poltron.

CHOEUR.

En partant, etc.

SCIPION.

Comm' le pauvr' garçon  
Comblait d' malédiction  
L' conseil de révision!  
Mais on lui dit : Va donc,  
L' courag' vient, mon fiston,  
Au premier coup d' canon.

CHOEUR.

Mais on lui dit : etc.

SCIPION.

Deuxième couplet.

En Afriqu', le sac sur le dos,  
Il arriv', pleurant comme un veau.

CHOEUR.

En Afriqu', etc.

SCIPION.

Mais voilà qu' subito  
Dix Bedouins au galop  
Vienn' lui tomber sur l' dos,  
Jean-Jean leur cass' les os.  
Il devient un héros  
En défendant sa peau.

CHOEUR.

Jean-Jean leur casse les os, etc.

SCIPION.

Troisième couplet.

La mitraille et tout l' tremblement  
Maint'nant, c'est l' bonheur de Jean-Jean.

CHOEUR.

La mitraille, etc.

SCIPION.

C'est un vrai sacripant,  
L' plus crân' du régiment;  
Il dit aux autr's Jean-Jean :  
V'là l' Bedouin, en avant!  
Chez nous, on s' bat gaiement  
Et l'on meurt en chantant.

CHOEUR.

V'là l' Bedouin, etc.

(Danse un peu désordonnée pendant chaque refrain, et surtout au troisième couplet. Des coups de fusil, tirés au dehors, viennent tout-à-coup arrêter la danse et couvrir les cris de joie poussés par les soldats en goguette.)

LE CAPITAINE.

Aux armes! camarades!

TOUS.

Aux armes! aux armes!

LE CAPITAINE.

Soldats, attendons-nous à une attaque plus terrible encore que toutes les autres. Il a osé dire que les étendards de sa tribu flotteraient sur les murs de cette citadelle. Eh bien! amis, venez, pressez-vous tous autour de moi, et jurons sur ce drapeau, criblé de balles, qu'il ne sera jamais remplacé par celui de l'ennemi; jurons que le dernier de nous qui survivra à ses frères donnera tout son sang pour le défendre.

LES SOLDATS.

Nous le jurons! nous le jurons!

LE CAPITAINE.

Et maintenant, nos adieux, nos derniers adieux, peut-être, à la France qui nous saura gré de notre dévouement, qui ne prononcera qu'avec orgueil et reconnaissance le nom des cent vingt-trois braves qui auront donné leurs jours pour la défense de Mazagan. Oui, notre mort sera plus célèbre que la plus belle vie, et l'on inscrira sur les débris de cette citadelle, lorsqu'ils recouvriront nos cadavres : « Passant, va dire à la France que cent vingt-trois de ses plus jeunes soldats sont morts ici pour être dignes de leurs pères. »

(On s'embrasse, on fraternise, et chaque soldat va reprendre son poste. Le combat recommence plus acharné que jamais.)

LE CAPITAINE.

Lieutenant, le feu cesse de ce côté!

LE LIEUTENANT.

Nos munitions s'épuisent...

LE CAPITAINE.

Qu'on monte des pierres.

(Le mouvement s'exécute, et un grand nombre d'assiégeans tombe écrasé sous les pierres. La brèche est ouverte. Une nouvelle masse d'Arabes se précipite sur les remparts. Toutes les forces se réunissent de ce côté. Combat à outrance autour du drapeau; les Français, qui se pressent les uns contre les autres pour le défendre, sont entourés des cadavres de leurs ennemis, et luttent encore avec de nouveaux venus lorsque la toile tombe.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

## ACTE III.

Extérieur de la forteresse de Mazagran.

## SCÈNE I.

MUSTAPHA, LES ARABES.

(Au lever du rideau, ils sont diversement groupés sous les murs de Mazagran et dans les maisons qui les entourent.)

MUSTAPHA.

Ah! quelle nuit!.. quelle nuit terrible!.. Nos ennemis ont tenu parole, et les cadavres de nos soldats ont encore une fois comblé les fossés qui entourent le fort de Mazagran; et nous trouvons encore nos maîtres dans ces quelques hommes abrités derrière ces chétives murailles!.. ou, plutôt, ce ne sont pas des hommes, c'est une troupe de démons acharnés qui nous résiste ainsi depuis cinq jours! Mais leur dernière heure a sonné... et bientôt, oui, bientôt, nous leur ferons expier leur victoire... Soldats, lesquels de vous se font encore inscrire pour monter à l'assaut?

VOIX NOMBREUSES.

Moi! moi! moi!..

(Les Arabes se font inscrire en foule sur le registre que tient un de leurs officiers.)

MUSTAPHA.

Marchons, et que le fort soit attaqué, battu de toutes parts!.. Marchons! c'est le Dieu de Mahomet qui va combattre pour nous... Ces murailles vont tomber enfin, et ceux qui les défendent seront écrasés sous leurs ruines; et pas un, dans un instant, pas un ne survivra pour porter à ses compatriotes la nouvelle de notre victoire... A l'assaut! à l'assaut!

TOUS LES CHEFS et LES SOLDATS répètent avec transport.

A l'assaut!..

(Les Arabes ouvrent la brèche avec deux pièces de canon. Ils comblent le fossé avec des pierres et des branches d'arbres. Ils s'élancent contre le fort. Le capitaine Lelièvre et les siens paraissent sur la brèche et renversent les Arabes. Seconde colonne d'attaque plus forte que la première. Du haut des remparts, la garnison répond à la fusillade des Arabes embusqués dans les maisons. Les assaillans sont précipités pêle-mêle du haut du fort; d'autres sont écrasés sous des pierres, etc. Les Arabes fuient en désordre, et Mustapha et les autres chefs cherchent vainement à les rallier autour d'eux.)

MUSTAPHA.

Plus d'espérance!.. le ciel a juré notre perte!.. Impossible, désormais, impossible de rallier nos soldats!.. et ces Français ne nous laisseront pas le temps, peut-être, d'emporter dans notre fuite les restes sanglans de nos malheureux frères.

(Musique funèbre. Les Arabes, restés en scène, relèvent leurs blessés et leurs morts, et s'éloignent.)

## SCÈNE II.

SCIPION, reparaisant le premier sur la brèche.

Plus personne! papa Mustapha a plié bagage.

ÉTIENNE.

Il était temps!.. les cartouches allaient nous manquer.

SCIPION.

Ouf! cré coquin de sort!.. je prendrais bien quelque chose.

LE CAPITAINE.

Soldats, le Dieu de notre patrie ne nous a pas abandonnés, et ce fort, qui devait s'écroûler sur nos têtes et nous servir de tombeau, il est debout encore, debout avec ses défenseurs, et il appartient toujours à la France.

LES SOLDATS, avec enthousiasme.

Toujours! toujours! vive la France!

LE CAPITAINE.

Mais nous n'avons pas encore le droit de nous livrer au repos, camarades... jusqu'à l'instant où nos frères de Mostaganem vont nous rejoindre et nous apporter les munitions qui nous manquent. Du courage, encore! du courage et de la prudence! que chacun reprenne et garde son poste dans ces maisons, dans ce fort. Nous avons repoussé la violence, triomphé du nombre... nous n'avons plus qu'à prévenir toute surprise et à veiller sur notre conquête.

(Il rentre avec tous dans la forteresse. — Le théâtre reste vide un instant. — Seulement, l'aide-major porte secours à quelques blessés, tant Français qu'Arabes, laissés sur le champ de bataille. — Puis, au moment où il rentre dans le fort en soutenant un Français blessé, et le seul qui ait survécu parmi ceux qui étaient étendus sur le théâtre, on voit entrer du côté opposé les premiers rangs de la colonne venant de Mostaganem. — Bientôt ils garnissent toute la scène. — A leur tête sont un lieutenant-général, et le lieutenant-colonel qu'on a vu au premier tableau.)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Personne sur le rempart! rien! rien que ces lambeaux de drapeau qui flottent encore sur la citadelle!.. ah! nos malheureux frères ont payé de leurs jours, sans doute, cette héroïque résistance... ils sont tous morts... et nous, Messieurs, nous ne serons venus à Mazagran que pour leur rendre les derniers devoirs.

(Sur un signe du lieutenant-général, le lieutenant-colonel fait ranger en bataille tout son monde. — Roulement funèbre de tambour. — Un autre roulement se fait entendre sur la brèche de Mazagran, et le capitaine Lelièvre reparait avec tous ses braves.)

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Ah! ce sont eux! Sauvés! sauvés et vainqueurs!

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Soldats, rompez les rangs, et courez embrasser vos frères.

SCIPION.

Petit bonhomme *vix* encore... tout près à recommencer la danse... Qu'est-ce qui paic la goutte, camarade?

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Ainsi, tant de courage, tant de dévouement ont été protégés, récompensés par le succès! cent vingt hommes ont triomphé de toute une armée... Mes amis, mes braves camarades... ah! nous sommes fiers maintenant de vous revoir, de vous embrasser... mais, que vous faut-il? quels secours dois-je ordonner qu'on vous apporte?

LE CAPITAINE.

Ce qu'il nous faut, mon général? du pain, des cartouches et l'ennemi.

(Les soldats de Mostaganem, les vivandières, apportent de toutes parts des secours à ceux de Mazagran. — Ils boivent et trinquent ensemble.)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

Soldats, à vos rangs! salut à ce vieux drapeau! salut à ses intrépides défenseurs! ce ne sont plus des honneurs funèbres qu'il faut rendre au capitaine et aux soldats de la 10<sup>e</sup> compagnie... ils existent encore! Dieu nous les a conservés! ils existent pour recevoir l'hommage de la re-

connaissance du pays et de l'admiration de toute l'armée.

(Le lieutenant-colonel commande de présenter les armes au capitaine Lelièvre et à ses hommes; pendant ce temps, le lieutenant-général a dicté bas un ordre du jour à un aide-de-camp qui l'écrit sur la caisse d'un tambour. — Le général s'avance alors au milieu de tous, et donne lecture de l'ordre du jour.)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

«La 10<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon d'Afrique est autorisée à conserver, comme un trophée glorieux, le drapeau qui flottait sur la place de Mazagran pendant les journées des 3, 4, 5 et 6 février, et qui, tout criblé qu'il est par les projectiles de l'ennemi, atteste, à la fois, l'acharnement de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense. En outre, il est ordonné que le 6 février de chaque année, lecture du présent ordre du jour soit faite devant le bataillon d'Afrique réuni, si cela est possible, et que, dans le cas où cette réunion ne pourrait s'effectuer, chaque commandant de détachement en fasse faire lecture devant tous les hommes assemblés sous les armes. Honneur à l'héroïque garnison de Mazagran! honneur à la 10<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon d'Afrique.»

CRU GÉNÉRAL.

Honneur à la 10<sup>e</sup> compagnie!

(Tambours, coups de canon pour saluer le drapeau et les soldats.)

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN,